PANAZOL

COMÉDIE

EN UN ACTE, EN VERS

PAR

EDMOND GONDINET

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1873

Droits de reproduction, de traduction et de représentation réservés

75825

PERSONNAGES

PANAZOL	MM. SAINT-GERMAIN.
MALISSARD.	DELANNOY.
SAINT-CHINON	RICHARD.
GEORGETTE.	Mlle MASSIN.

PANAZOL

A Soissons. — Un salon. — Au fond, porte vitrée, s'ouvrant sur le jardin. — Fenêtre à droite. — A gauche, pan coupé, la cheminée ; au pan coupé de droite, porte donnant dans les appartements. — Une table à gauche, un guéridon à droite. — Devant la fenêtre, une table, sur laquelle se trouve posé un verre d'eau complet.

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGETTE, SAINT-CHINON.

Georgette, assise sur un fauteuil à côté de la table, lit la *Vie parisienne*. Saint-Chinon, appuyé sur le dos du fauteuil, tombe doucement aux pieds de Georgette.

GEORGETTE, sans quitter son journal.

Ciel! mon mari!

SAINT-CHINON, se relevant.

Votre mari!
Non, madame. — Il fait des boutures
Et sème, d'un œil attendri,
Ses œillets de Chine en bordures.
Dans quelle terre glaise a-t-il été pétri,
Ce propagateur des roses,
Qui transplante à genoux ses lis et ses pourpiers,
Quand il pourrait, à vos pieds,
Dire de si douces choses!

GEORGETTE, avec calme.

Plus bas, par grâce, plus bas.

SAINT-CHINON.

Ah! convenez, au moins, que vous ne l'aimez pas.

GEORGETTE, se levant.

Monsieur de Saint-Chinon !

SAINT-CHINON.

Madame!

GEORGETTE.

Je suis sa femme.

SAINT-CHINON.

Et pourquoi ? Juste ciel! Pourquoi?

GEORGETTE. *

Il avait, dans un ministère,
Un emploi,
Je ne sais quoi;
C'est ce qui subjugua mon père.

SAINT-CHINON.

Un emploi, dont il s'est défait ?

GEORGETTE.

Tout à fait.
J'étais riche et fille unique ;
Je recevais l'hommage platonique
De fort jolis messieurs roucoulant en bémol;
Et j'ai pris monsieur Panazol!
Je le trouvais laid et morose;
Mais il avait des airs contrits,
Il était chef de quelque chose,
Ses fonctions l'attachaient à Paris :
Je l'ai pris.
Et quatre jours après, le traître
Démasquait son humeur champêtre,

* Saint-Chinon, Georgette.

Quittait sa place et, sans plus de façons,
Venait m'interner à Soissons.

Elle va s'asseoir sur le fauteuil de droite, à côté du guéridon.

SAINT-CHINON.

Nous l'en bénissons.

GEORGETTE.

J'y suis depuis un an; — la peine se prolonge.

SAINT-CHINON.

Eh! madame, vengez-vous.

GEORGETTE.

J'y songe.

SAINT-CHINON.

Laissez-moi donc à vos genoux...

GEORGETTE, se levant.

Cela n'est pas indispensable.
J'entends me venger autrement,
D'une façon moins aimable.
Je serai, jusqu'au bout, fidèle à mon serment.

SAINT-CHINON.

C'est de l'héroïsme.
Pourquoi pousser nos vertus
Jusqu'au fanatisme?
Restons dans les sentiers battus.

GEORGETTE, passant à gauche. *

S'il me trompait, je serais dégagée;
Mais sa passion sage et sans emportement,
Avec soin aménagée,
Peut vivre éternellement.
Je suivrai l'ordre et la marche
De cet amour tempéré,
Bon gré mal gré.
Il a des mœurs de patriarche,

* Georgette, Saint-Chinon.

Digitized by Google

Il adore les jardins,
Les tulipes, la citronnelle,
Les sabots et la flanelle,
La campagne sempiternelle,
Tous les plaisirs anodins.

SAINT-CHINON.

C'est odieux !

GEORGETTE, sévèrement.

Mais légitime.

SAINT-CHINON.

C'est un crime
Dont la bêtise me confond.
Vengez-vous de confiance.

GEORGETTE.

Et ma conscience?

SAINT-CHINON.

La conscience est bonne fille au fond.

GEORGETTE.

Je resterai toujours irréprochable,
S'il plaît à Dieu,

Passant à droite. *

Pour être intraitable
Et mettre la maison en feu.
Quand on est coupable,
Cela gêne un peu.

SAINT-CHINON.

On vit très à l'aise
Avec quelques légers torts.
Dieu sait ce que cela pèse :
Rien n'est plus doux à porter qu'un remords.

GEORGETTE.

N'insistez pas, monsieur, ou je me scandalise.

* Saint-Chinon, Georgette.

Digitized by Google

S'asseyant à droite.

J'ai quelquefois l'esprit évaporé,
Et je pardonne une méprise ;
Mais votre amour s'est égaré.

SAINT-CHINON.

Je ne demande rien, madame ; j'attendrai.

GEORGETTE.

Vos assiduités m'ont déjà compromise.

SAINT-CHINON.

Suis-je assidu, madame? Il me semble que non.

GEORGETTE.

Mademoiselle Dorothée
Se croit supplantée;
J'en suis peu flattée.

SAINT-CHINON, étonné.

Qui? Dorothée! Où prenez-vous ce nom ?

GEORGETTE.

Vous devez le savoir.

Prenant une énorme lettre dans son bureau.

Elle m'écrit de Sèvres.
La dame, dans un style imagé, mais obscur,
M'appelle sa rivale et me réclame Arthur.

SAINT-CHINON.

Arthur !

GEORGETTE.

C'est votre nom.

SAINT-CHINON, avec enthousiasme.

Qu'il est doux sur vos lèvres !

GEORGETTE.

Vous êtes bien l'Arthur...

SAINT-CHINON, de même, l'interrompant.

Heureux nom! nom charmant!

GEORGETTE, continuant.

Qu'on me réclame.

SAINT-CHINON, vivement.

Oh! non, — pas celui-là.

GEORGETTE, se levant.

Comment?

Mais je n'en connais pas d'autre.

SAINT-CHINON.

Tant mieux!

GEORGETTE.

Je n'ai qu'un seul Arthur, — le sien...

Avec ironie.

Le nôtre,

Qui m'adore et qui la trompa.

Lui donnant une grande pancarte.

Et voici les poulets qu'on me jette à la tête.

SAINT-CHINON, étonné, lisant.

Un compliment!

GEORGETTE.

De l'an passé, — pour votre fête.

SAINT-CHINON.

« Petit papa! » — Comment! petit papa! —
« Que ces jolis boutons de roses
« Trouvent dans ton cœur un écho
« Et te disent les belles choses
« Que pense Coco. »

Coco! — Mais non, mais non, — on se trompe d'adresse.
Dorothée et Coco ne me regardent pas.

Tombant à genoux.

C'est vous seule que j'aime, et toute ma tendresse...

GEORGETTE.

Ciel! mon mari!

SAINT-CHINON.

Lui-même!

Elle remet vivement dans le buvard le compliment de Coco, que Saint-Chinon lui a rendu.

SCÈNE II

LES MÊMES, PANAZOL.

Panazol, en costume de toile blanche, avec un chapeau de paille, entre par le fond, en tenant des fleurs et en portant un élégant panier qu'il pose discrètement à côté de la porte.

PANAZOL, s'avançant radieux. *

Encore un pas,
Un seul pas, et je touche à la tulipe bleue.
Tiens! Saint-Chinon! Bonjour. — Regardez cette fleur.
Pardon; ne cassez pas la queue.

SAINT-CHINON, la lui rendant.

Elle est superbe.

PANAZOL.

Et de quelle couleur?

SAINT-CHINON.

Elle est violette.

PANAZOL.

Jamais! — Rouge, passant au bleu.
Encore un pas, et ma gloire est complète.
Georgette, éloignez-vous un peu.
Bien. — Regardez l'espagnolette.

Il va à son panier et prend, sous les feuilles, un superbe melon, fraîchement cueilli.

Très-bien. — Retournez-vous maintenant.

GEORGETTE, étonnée.

Un melon!

PANAZOL, triomphant.

Elevé par mes soins et couvé sous mon aile,
J'ose le dire; — un produit de mon zèle
Et de ma cloche modèle.

Il va le poser sur la table.

* Saint-Chinon, Panazol, Georgette debout près du guéridon.

Digitized by Google

GEORGETTE.

Vous laisserez cela dans mon salon?

PANAZOL, vivement.

Et pourquoi pas? Il embaume.
Sentez, Saint-Chinon ; — quel arome!
Est-il beau, rose et vert, avec ses reflets blonds!
J'ai déjà parcouru tout mon petit royaume.
Ici, les jours ne sont pas assez longs :
L'existence, paisible et douce,
Comme sur un lit de mousse,
Coule sans secousse.
Quand je songe qu'à Paris
Mes collègues des ministères,
Dans leurs bureaux cellulaires,
Disputent leur prose aux souris,
Je me réjouis d'être un sage,
Et je me sens orgueilleux,
Comme l'oiseau malicieux
Qui voltige sur une cage.

GEORGETTE.

Vous oubliez que vous n'êtes pas seul.

PANAZOL.

Au contraire.

Allant reprendre une fleur.

Comment trouvez-vous ce glayeul?

GEORGETTE.

Mon goût diffère un peu du vôtre.

PANAZOL.

Tout change ici-bas :
On a ce soir un goût, et demain c'est un autre.

GEORGETTE.

J'abhorre la campagne et je n'y vivrai pas.

PANAZOL.

Je ne sais si je dors, madame, ou si je veille.
Que vous manque-t-il?

GEORGETTE.

Rien.

PANAZOL.

Du bonheur ?

GEORGETTE.

J'en ai trop.

PANAZOL.

N'êtes-vous pas fraîche et vermeille
Comme un jeune coquelicot ?

Très-tendre.

Je crois voir une rose après un jour de pluie.

GEORGETTE.

Je m'ennuie.

PANAZOL.

Avec moi ! — Le mot est dur.
Vous êtes à Soissons maîtresse et souveraine.
Le climat est doux, l'air est pur;
Les petits pois poussent seuls dans la plaine ;
Et voyez les melons, — c'est un enchantement.

GEORGETTE.

Je meurs dans ce pays charmant.
Pour moi, la province est malsaine.
J'ai soif de Paris,
Des arbres flétris,
Des Champs-Elysées,
Des robes civilisées,
Des frivolités hors de prix,
Du bois de Boulogne,
Des gens d'esprit sans frein et des sots sans vergogne,
De tous les charivaris,
Du bruit, enfin, du bruit, — qui distrait des maris.

PANAZOL.

Georgette, vous êtes vive;
Mais votre opinion n'est pas définitive.

GEORGETTE, avec énergie.

Je partirai.

PANAZOL.

Cela n'est pas permis.
Vous êtes, malgré tout, ma femme.

GEORGETTE.

Est-ce ma faute?
Les filles, aujourd'hui, n'ont pas la voix bien haute.
Le mardi-gras, on voit chez des amis
Un monsieur bien mis,
Qu'on épouse à la Pentecôte.

PANAZOL.

Serait-ce une allusion ?

GEORGETTE.

Vous me parliez, avec effusion,
De votre place.

PANAZOL.

Est-ce une menace ?

GEORGETTE.

Vous me croyez le cœur poltron,
Parce que, prise et résignée,
Je reste comme un moucheron
Dans une toile d'araignée.
Ne mettez pas mon courage aux abois.
Je suis douce ;
Mais, quand on m'y pousse,
Je jette par-dessus les toits
Mes soumissions apocryphes
Et je sens qu'à mes dix doigts
Il pousse des griffes.

PANAZOL, avec ironie.

Saint-Chinon, vous tremblez ; — vous restez à l'écart.
Madame Panazol s'adoucira, j'espère.

A Georgette.

Raisonnons.

GEORGETTE, faisant un pas vers la porte de sa chambre.

Il est trop tard.

PANAZOL.

Comment! trop tard !

GEORGETTE, d'un ton tragique.

J'attends mon père.

Elle sort violemment.

PANAZOL, atterré.

Monsieur Malissard!

Il va tomber dans le fauteuil de droite, pendant que Saint-Chinon désolé tombe sur le fauteuil de gauche.

SCÈNE III

PANAZOL, SAINT-CHINON. *

PANAZOL.

C'est la foudre tombant sur mes tulipes bleues !
J'avais mis entre nous, cependant, vingt-cinq lieues !

Se levant.

— Une inondation, un régiment d'amis,
La grêle, la gelée, un ours, une vipère,
Cent mille hannetons, un chat dans mes semis,
Seraient moins mal venus chez moi que mon beau-père.

SAINT-CHINON.

Il vient chercher sa fille.

PANAZOL.

Il va me rendre fou.
Il m'impose Paris de janvier en décembre;
Il me permet la campagne à Chatou,

* Saint-Chinon, Panazol.

La villégiature en chambre,
Avec des serres d'acajou.
Il ne distingue pas une fleur d'un légume,
Il ne veut pas qu'on marche, il ne veut pas qu'on fume.

SAINT-CHINON.

Vous fera-t-il abandonner Soissons?

PANAZOL, avec énergie.

Non, certes, pas une minute.
Je me prépare à la lutte;
Mais je me sens quelques frissons.

SAINT-CHINON, se levant.

Vous faiblirez.

PANAZOL.

Jamais. — Je suis tenace.
Monsieur Malissard est brutal ;
Il me reprochera d'avoir quitté ma place.
Il dira : c'est affreux. — Je dirai : c'est légal.
Oui, j'étais chef au ministère.
Mais pourquoi le taire?
Chacun a ses goûts :
Les miens ne sont pas grandioses.
Je suis né pour cueillir des roses
Et planter des choux.
C'était là mon rêve.
J'attendais qu'une fille d'Ève
M'apportât trois cent mille francs.
Ni plus ni moins. — C'était mathématique.
Je la voulais unique. — Oh! avant tout, unique.
Je la découvre ; je la prends.
C'est ma femme : elle est jeune et belle,
Elle a de l'esprit comptant
Et de grands yeux de gazelle;
Je n'en demandais pas tant.
Heureux comme un prince,
Je quittai Paris,

Pour m'installer en province.
On n'a pas achevé de jeter les hauts cris.
Le beau-père et la belle-mère,
Dans une apostrophe amère,
Me traitèrent de scélérat;
Mais rien n'était prévu dans le contrat.
J'avais rendu ma plume une heure avant la noce.
J'abandonne à ma femme un fort joli denier;
Le reste me suffit pour être jardinier :
Je ne veux pas rouler carrosse.
J'ai trouvé le bonheur parfait.
Chaque jour est un dimanche ;
Ce que je fais est bien fait ;
Je n'ai plus d'habit noir ni de cravate blanche,
Et je ne connais pas monsieur le sous-préfet.
Enfin, il faut, ici, que ma femme m'adore.
Les maris sont charmants dans ce cadre incolore.
A Paris, en huit jours, on est échec et mat ;
Mais je peux, à Soissons, braver le minotaure.

Il passe à gauche. *

SAINT-CHINON.

Le craignez-vous ?

PANAZOL.

Oui, je ne suis point fat.

SAINT-CHINON.

Si j'en crois ma tante,
Une femme compétente,
Veuve d'un juge et de deux substituts,
Madame Panazol a toutes les vertus.

PANAZOL.

Et rien ne la tente.

Remontant.

Va, je m'attache à ton sol,
Ville calme, honnête et laide.

* Panazol, Saint-Chinon.

Si madame Panazol
S'obstine à te quitter, je plaide.
Suis-je le maître ou non? — Le reste m'est égal.
Que monsieur Malissard fasse tous les vacarmes :
Ma femme doit me suivre au logis conjugal.

SAINT-CHINON.

Oui, vous avez pour vous le code.

PANAZOL.

Et les gendarmes.

SAINT-CHINON.

Absolument.

PANAZOL.

Vous êtes mon ami.

SAINT-CHINON.

Quand je me donne, moi, ce n'est pas à demi.

PANAZOL.

Bon Saint-Chinon! Mettez votre main dans la mienne.

SAINT-CHINON.

Vous n'aurez pas d'ami plus sûr.

PANAZOL.

Alors, s'il faut qu'on me soutienne...

SAINT-CHINON.

Comptez sur Arthur.

PANAZOL.

Arthur! Tiens! tiens! — C'était mon nom de guerre.

SAINT-CHINON, étonné.

Ah! bah! vous avez guerroyé?

PANAZOL.

Sournoisement, quand j'étais employé,
Sans faste, sans éclat, dans un quartier vulgaire.

SAINT-CHINON.

Vous, si paisible!

PANAZOL.

Oh! oh! je fus tumultueux,

Digitized by Google

Et dans les soupers fins j'avais toujours la palme.

SAINT-CHINON.

Je vous croyais tout à fait vertueux.

PANAZOL.

Ici. — La campagne me calme.

SAINT-CHINON.

Quand je vous vois herboriser...

PANAZOL.

J'herborise pour m'apaiser.

SAINT-CHINON.

Ah!

PANAZOL.

N'en dites rien à ma femme.

SAINT-CHINON.

Y pensez-vous, Arthur?

PANAZOL, gaiement.

Arthur! une épigramme!

SAINT-CHINON, frappé d'une idée.

Mais... mais... vous connaissez Coco?

PANAZOL, vivement en remontant vers la porte des appartements. *

Plus bas! plus bas!

SAINT-CHINON.

Et Dorothée?

PANAZOL

Vous savez mon histoire?

SAINT-CHINON.

On me l'a racontée.

PANAZOL.

Qui?

SAINT-CHINON.

Le basard.

A part.

Oh! le bon quiproquo!

* Saint-Chinon, Panazol.

PANAZOL, en confidence.

Dorothée est une artiste,
Et Coco jeune un affreux garnement
Qui, tous les mois, exactement,
M'expédiait un compliment
Rédigé par un journaliste;
Cela me revenait très-cher.
Je suis sorti de cet enfer.
On ne connaît qu'Arthur, — un homme politique,
Qui voyage en Amérique.

SCÈNE IV

LES MÊMES, GEORGETTE, puis MALISSARD.

GEORGETTE, accourant vivement, par la porte des appartements.

Mon père arrive enfin!

PANAZOL, à Saint-Chinon.

Ne m'abandonnez pas.

SAINT-CHINON.

Je ne vous quitte plus ; je m'attache à vos pas.

Georgette se dirige vers la porte du fond, comme pour aller au-devant de son père, et revient à Panazol menaçante.

GEORGETTE. *

Nous nous expliquerons devant lui.

PANAZOL.

Tout de suite.

GEORGETTE, même jeu.

Je dois vous avertir qu'il sait votre conduite.

PANAZOL.

Je plaiderai ma cause.

GEORGETTE.

Il faudrait la gagner.

* Saint-Chinon, Panazol, Georgette.

Maman doit l'accompagner.

PANAZOL, effaré.

Madame Malissard !

GEORGETTE.

Voulez-vous rire d'elle?

PANAZOL.

Je ne ris pas. Elle est très-bien,
Encore jeune, toujours belle,
Et vive!... Oh !...

GEORGETTE, vivement.

Quoi ! monsieur !

PANAZOL.

Cela ne gâte rien.

GEORGETTE.

Voilà dix mois que je ne l'avais vue!

PANAZOL, à Saint-Chinon.

C'est une joie imprévue !

Malissard paraît à la porte du fond.

GEORGETTE, avec joie.

C'est papa ! C'est papa !

PANAZOL, à part, cherchant à s'esquiver.

Si je prenais mon vol !

Il remonte et se trouve en face de son beau-père.

GEORGETTE, allant se jeter dans les bras de Malissard.

Comme tu te fais attendre!

MALISSARD, la repoussant.

Mon gendre! Il faut d'abord que j'embrasse mon gendre.

Il se précipite dans les bras de Panazol stupéfait.

GEORGETTE.

Hein? Quoi?

MALISSARD, le prenant dans ses bras. *

Bon Panazol! Excellent Panazol!

* Saint-Chinon, Panazol, Malissard, Georgette.

PANAZOL, ahuri.

Comment!...

MALISSARD, sans l'écouter.

Ce cher ami! — Pendant que je grisonne,
Le soleil de Soissons le brunit et lui donne
Un petit air espagnol.
Quelle santé!

GEORGETTE, voulant attirer son père.

Papa!

MALISSARD.

Bonjour, bonjour, Georgette.

Revenant à Panazol.

Voilà dix mois bientôt que je vous ai béni.
Oui, mon gendre, dix mois! — Vous avez rajeuni.
On ne vit qu'en province, à Paris on végète.

PANAZOL.

C'est ce que je disais.

GEORGETTE, vivement.

Mais non, mais non, papa;
Vous avez, de tout temps, détesté la province.

MALISSARD.

J'en fais mon mea culpa.

PANAZOL, à part, toujours stupéfait.

Comme il est bon prince!

MALISSARD.

Je me sens déjà tout gaillard.
J'ai mis dans le wagon ma tête à la portière
Et j'ai bu l'air des champs. — Oh! le joli brouillard!
Il tombait sur mon front comme d'une gouttière.

Allant poser son chapeau sur une chaise au fond.

Mais parlons du jardin. Que font les artichauts?
Comment vont les choux-fleurs?

PANAZOL.

Eh! eh!

Digitized by Google

MALISSARD.

Les nuits sont fraîches.

GEORGETTE.

Papa!

MALISSARD, sans l'écouter, à Panazol.

Mais les jours sont chauds.
Aurons-nous des pêches?

PANAZOL.

Eh! eh! eh! eh!

MALISSARD.

Tant mieux. — Que disent les raisins?

PANAZOL.

Euh! euh!

MALISSARD, avec conviction.

Merci, merci.

GEORGETTE.

Papa!

MALISSARD.

Bonjour, ma fille!

PANAZOL, à part, de plus en plus étonné.

Il est doux comme une anguille.

Saint-Chinon, qui cherchait à saluer Malissard depuis le commencement de la scène, s'avance vers lui. *

MALISSARD, qui ne l'avait pas vu.

Monsieur?...

PANAZOL, le présentant.

De Saint-Chinon, un de nos bons voisins.

MALISSARD.

Votre main, s'il vous plaît. Les voisins de mon gendre
Sont mes voisins.

SAINT-CHINON.

Monsieur...

* Panazol, Saint-Chinon, Malissard, Georgette.

Digitized by Google

MALISSARD, montrant Panazol.

Vous le voyez souvent?
Quel homme, n'est-ce pas?

SAINT-CHINON, avec enthousiasme.

Oh!

MALISSARD.

J'aime à vous entendre.
Mari parfait!

GEORGETTE, avec énergie.

Mais non.

MALISSARD.

Horticulteur savant!

SAINT-CHINON.

Une merveille!

MALISSARD.

Un chef-d'œuvre!
Cher et bon Panazol!

A part.

Il est plus laid qu'avant.
Il tient un peu de la couleuvre.
Si je pouvais le battre sans remords!

Avec conviction.

Oui... mais j'ai de si grands torts!

Haut.

Il ne me parle pas de sa cloche modèle!

PANAZOL, touché, allant à lui.

Vous savez?

MALISSARD, lui prenant les mains.

Si je sais!

Avec effusion.

Allons voir vos melons.

PANAZOL.

Ah bah!

GEORGETTE.

Reposez-vous.

MALISSARD.

Plus tard.

A Panazol.

Allons!

PANAZOL.

Allons!

Il va prendre au fond son chapeau de paille et deux parasols, avec l'aide de Saint-Chinon, qui ne le quitte pas.

GEORGETTE, attirant son père à gauche. *

Maman devait venir avec vous.

MALISSARD.

Chère Adèle!

On lui défend de voyager.

GEORGETTE.

Elle est souffrante?

MALISSARD.

Un peu, — c'est sans danger.

GEORGETTE.

Jamais, en écrivant, elle ne parle d'elle.

MALISSARD.

Par modestie. — Enfin, nous arrivons au but.

GEORGETTE.

Au but? Quel but?

MALISSARD.

Eh bien... le...

A part.

C'est si bête!

Haut.

Chut!

Crois-tu que sans cela?...

Courant à Panazol avec effusion.

— Nous verrons vos tulipes,

* Malissard et Georgette en aparté, Panazol et Saint-Chinon au fond à droite.

Digitized by Google

En passant.

PANAZOL, indigné.

En passant!

MALISSARD.

Je veux dire : à genoux!

Lui prenant le bras.

Nous allons, galamment, savourer quelques pipes.

PANAZOL, stupéfait.

Vous ne fumiez jamais!

MALISSARD.

Je fumerai pour vous!

Ils sortent bras dessus, bras dessous, avec leurs parasols ouverts. Georgette les suit des yeux avec stupéfaction.

SCÈNE V

GEORGETTE, SAINT-CHINON.

GEORGETTE, *

Ils vont fumer ensemble, ils sont intimes!
J'expose mes griefs, hélas! trop légitimes.
Ma mère en a pleuré; mon père est attendri.
Il vient et saute au cou de mon mari!

Redescendant à droite.

On me remet aux calendes!
C'est pour lui qu'il est empressé.
Il va s'extasier devant ses plates-bandes.
Que s'est-il passé?

SAINT-CHINON, s'avançant derrière elle. **

Votre père, en homme sage,
Ne voudrait pas désunir un ménage.

* Georgette, Saint-Chinon.

** Saint-Chinon, Georgette.

GEORGETTE.

Il est désuni ;
Tout est fini.
Mon père se trompe,
S'il veut, passant à l'ennemi,
Faire les choses à demi.

Passant à gauche.

Il faut que son nouvel ami
Cède ou rompe.

SAINT-CHINON.

Défiez-vous de ces moyens hardis.
Soissons vous paraît maussade?

Se jetant à genoux.

Aimez, madame, et la moindre bourgade
Prendra des airs de paradis.

GEORGETTE, repassant devant lui.

Je n'ai pas le loisir d'attendre.

Se parlant à elle-même.

Mais non. — Papa trame un complot.
Sa douceur est un piége habile qu'il va tendre,
Et sottement je le prenais au mot.
C'est une malice,
Pour mieux me venger.

SCÈNE VI

GEORGETTE, SAINT-CHINON, MALISSARD.

MALISSARD, entrant effaré, par la porte du fond.

Des sels, de la fleur d'oranger,
Du sucre et de l'eau de mélisse !

Il va tomber sur le fauteuil près de la table à gauche.

GEORGETTE, effrayée.

Ciel ! un accident ?

MALISSARD.

Oui, oui.

GEORGETTE.

Tu vas, tu cours, tu t'émancipes!

MALISSARD, se levant tranquillement.

C'est Panazol!

GEORGETTE.

Comment?

MALISSARD. *

Il s'est évanoui.

GEORGETTE.

Pourquoi?

MALISSARD.

Je suis tombé sur ses tulipes.

GEORGETTE, riant.

Oh! le malheur est mince.

MALISSARD.

Un désastre inouï!

GEORGETTE, de même.

Consolez-vous.

MALISSARD, sévèrement.

Pas de sarcasme!
Je m'apprêtais à me pencher,
Et l'enthousiasme
M'a fait trébucher.
Je me relève. — Quel spectacle!
Dans le carré de fleurs c'était une débâcle!
Et Panazol
Jonchait le sol.

GEORGETTE.

J'en suis atterrée.

* Saint-Chinon, Malissard, Georgette.

MALISSARD.

Il compte ses morts.

A part.

J'en rirais bien. — Mais j'ai de si grands torts!

Haut.

Faisons l'eau sucrée.

GEORGETTE, riant toujours.

Très-volontiers.

Appelant.

Jeanneton!

MALISSARD, vivement.

Fais-la toi-même; elle sera mieux faite.

SAINT-CHINON.

Je m'en charge.

MALISSARD, avec effusion.

Merci.

Saint-Chinon va prendre le plateau qui est sur la table devant la fenêtre, le pose sur le guéridon et se met en devoir de faire l'eau sucrée. *

GEORGETTE, regardant son père avec stupéfaction.

Mais je suis stupéfaite.

Vous êtes sérieux, alors?

MALISSARD.

Comme Caton.

GEORGETTE.

Vous plaignez ce monsieur?

MALISSARD, passant devant elle. **

Ce monsieur est mon gendre.

GEORGETTE.

Et vous le défendez?...

MALISSARD, ajoutant un énorme morceau de sucre au verre d'eau sucrée que Saint-Chinon prépare.

Sois bonne.

* Malissard, Georgette, Saint-Chinon.

** Georgette, Malissard, Saint-Chinon.

GEORGETTE.

Moi ?

MALISSARD, en ajoutant un second.

Sois tendre.

GEORGETTE.

Pourquoi ?

MALISSARD, levant les yeux au ciel.

Pourquoi !

Mettant un troisième morceau de sucre.

Mets-le dans du coton.

GEORGETTE.

Jamais! jamais! — Je vous regarde,
Sans rien comprendre à votre ton.
Vous ne venez donc pas me chercher ?

MALISSARD.

Dieu m'en garde !

GEORGETTE.

Soit, je partirai seule et sans plus de façons.

MALISSARD

Sois douce pour Ernest.

GEORGETTE

Encore?

MALISSARD.

Sois parfaite.

GEORGETTE.

Parfaite!

MALISSARD.

Imite-moi. — Vois comme je le traite.

GEORGETTE.

Mais quels torts avons-nous?

MALISSARD.

Ah! nous les connaissons,
Ta mère et moi!

Digitized by Google

GEORGETTE

Comment?

MALISSARD, avec conviction.

Reste à Soissons.

Saint-Chinon, s'apprêtant à sortir avec son verre d'eau sucrée.

Du sucre, de l'éther et de l'eau de mélisse.

MALISSARD, vivement.

Pour calmer ses nerfs.
C'est moi qui veux l'offrir!

Il le prend vivement.

GEORGETTE, tombant sur le fauteuil de gauche.

Mon père est son complice.

MALISSARD, sortant.

S'il pouvait seulement l'avaler de travers !

SCÈNE VII

GEORGETTE, SAINT-CHINON.

GEORGETTE.

Tout m'abandonne.

SAINT-CHINON, s'appuyant sur le dos du fauteuil.

Il vous reste quelqu'un !

GEORGETTE.

Personne.

SAINT-CHINON, passant en face d'elle, de l'autre côté de la table.

Vous filerez ici des jours tissés d'azur ;
Vous ne trouverez pas d'existence plus belle;
Et si jamais monsieur Panazol se rebelle,
Appelez-le tout bas : « Arthur! »

GEORGETTE, vivement.

C'est lui!

* Saint-Chinon, Georgette.

SAINT-CHINON, d'un ton hypocrite.

Je n'ai rien dit.

GEORGETTE, se levant, avec joie.

L'Arthur qu'on se dispute,
C'est lui! Les compliments de Coco sont pour lui !

A Saint-Chinon.

Ramenez-moi mon père.

SAINT-CHINON.

Oh! non.

GEORGETTE.

A la minute.

SAINT-CHINON.

Jamais.

GEORGETTE, avec coquetterie.

Je vous en prie.

SAINT-CHINON.

Alors, je m'exécute.

Il sort.

GEORGETTE.

Comme tout s'explique aujourd'hui !

Allant reprendre la lettre dans le buvard.

Il avait peur de Dorothée,
Une formidable effrontée !
Il a fui.
Il s'est épris de la nature.
Il fait semblant d'aimer l'horticulture,
Et Paris n'est plus à son goût.
Non. — Paris est trop près de Sèvres, — voilà tout.
Ah! monsieur Panazol avait une aventure !

Elle reste, triomphante, à gauche, pendant que Malissard entre par le fond.

SCÈNE VIII

GEORGETTE, MALISSARD.

MALISSARD, entrant.

Les dégâts sont effacés ;
Nous nous sommes embrassés.
Je boirai jusqu'au bout la coupe d'amertume.

Il tousse.

Voilà le soleil qui m'enrhume.
Quel pays! quel pays!

Georgette va à lui et lui remet, d'un air solennel, la lettre de Dorothée.

GEORGETTE. *

Lisez, lisez, lisez!

MALISSARD, étonné.

Arthur!

GEORGETTE.

Diminutif d'Ernest.

MALISSARD.

Bah!

GEORGETTE.

Oui, mon père.

Tirant de sa poche une photographie et la lui donnant.

Et Coco...

MALISSARD.

Bah!

GEORGETTE.

Blond, fade et les cheveux frisés.
Et vous ne voulez pas que cela m'exaspère!

* Georgette, Malissard.

MALISSARD, gaiement.

Si, si, si.

GEORGETTE.

Vous êtes joyeux?

MALISSARD.

Nous avons son secret.

GEORGETTE.

C'est un monstre.

MALISSARD.

Tant mieux.
Ernest avait un fils clandestin ! Ah ! le traître !

GEORGETTE.

Voulez-vous m'exposer à de pareils affronts?

MALISSARD, avec joie.

Je toucherai son cœur et nous nous comprendrons.

GEORGETTE.

Vous en riez?

MALISSARD.

J'en ris peut-être ;
Mais je vais prendre un autre ton.

A part

Il se permet un rejeton !

GEORGETTE.

C'est très-gai.

MALISSARD, se dirigeant vers le guéridon.

J'ai mon idée.

GEORGETTE.

Oh ! j'ai la mienne aussi, je pars.

MALISSARD, la retenant.

Georgette !

GEORGETTE.

J'y suis décidée.

MALISSARD.

On doit à son mari des égards.

Digitized by Google

GEORGETTE.

Des égards!
Je crois qu'une pareille offense
Et ces missives à fracas
Me mettent en cas
De légitime défense.

Malissard, sans l'écouter, s'est assis devant le guéridon et écrit.

MALISSARD, écrivant.

Comme il sera surpris! comme il sera content!

GEORGETTE, étonnée.

Qu'écrivez-vous?

MALISSARD.

Fais silence un instant.

GEORGETTE.

Et voilà l'homme auquel on s'intéresse!

MALISSARD.

Dorothée!... As-tu son adresse?

GEORGETTE, lui montrant la lettre.

Certes, dans ce cœur enflammé.

Avec indignation.

Le gendre qui vous a charmé!

MALISSARD.

Charmé! Ce n'est pas lui, c'était son ministère.

Se levant.

Jadis négociant, toujours propriétaire,
Je demandais seulement
Que mon gendre eût bon caractère
Et qu'il tînt au gouvernement.

GEORGETTE.

Il remplit bien votre programme;
Il était père!

MALISSARD, se levant.

Ad honores!...
Fais porter ce télégramme.

Digitized by Google

A part.

« Envoyez Coco par l'express. »

Haut.

C'est pour avoir le beau rôle.

Conduisant Georgette jusqu'à la porte de sa chambre.

Va, va, je te promets de malmener ce drôle.

SCÈNE IX

MALISSARD, seul.

Je le comblais de soins pieux ;
Je rougissais et je baissais les yeux ;
Je n'osais avouer... C'est si bête à mon âge !
Mais je reprends l'avantage.
Je peux redresser mon faux-col !
Suis-je plus vieux que Panazol?
Ils vont gaiement, de fredaine en fredaine,
Et d'Hermance en Fanny, jusqu'à la quarantaine,
Et ces vieux papillons meurtris
Nous font les jeunes maris.
Moi, j'ai vingt ans de mariage,
Mais je ne fus jamais volage;
J'ai vécu comme un tourtereau.

SCÈNE X

MALISSARD, PANAZOL.

PANAZOL, entrant, gaiement.

Le beau-père est pour moi.

MALISSARD, gravement. *

Mon gendre,

* Panazol, Malissard.

Asseyez-vous, pour mieux m'entendre.

PANAZOL, inquiet.

Ah !

Ils prennent chacun un fauteuil et s'assoient au milieu du salon.

MALISSARD.

Vous étiez chef de bureau.

PANAZOL, à part.

Bon !

Haut, avec résolution.

Oui, monsieur.

MALISSARD.

Cela flatte un beau-père.
Mais votre emploi vous a déplu ;
Vous vivez heureux et prospère :
Me plaindre serait superflu.
Cultivez Flore et Pomone,
Panazol ; je vous pardonne.

PANAZOL.

Enfin ! ah ! cher, cher Malissard !
C'est bien le ciel qui vous envoie.

Se levant.

Je veux vous exprimer ma joie.

MALISSARD, le forçant à se rasseoir.

Vous l'exprimerez plus tard.

A part, en le regardant.

Un peu de la couleuvre et beaucoup du renard.

Haut.

Vous me fîtes l'honneur d'entrer dans ma famille ;
Vous avez beaucoup insisté.
Puis-je admettre, sans vanité,
Que vous adorez ma fille ?

PANAZOL.

Certe. — Elle a des yeux de velours,
La lèvre mutine,
La taille fine,

De l'esprit, une dot...

Avec intention.

Que vous devez toujours,
Un pied mignon, une voix sympathique
Quand elle est calme, un cœur d'or;
Et puis, elle était fille unique.

MALISSARD.

Unique! Elle l'est encor.

PANAZOL.

Je crois bien.

MALISSARD, avec orgueil.

Mais demain...

PANAZOL, le regardant.

Demain?

MALISSARD.

Ce soir peut-être...

PANAZOL.

Comment?

MALISSARD, se penchant à son oreille.

Oui.

PANAZOL.

Vous voulez m'effrayer?

MALISSARD, se levant.

Il va naître.

PANAZOL, se levant aussi, avec effroi.

Il?...

MALISSARD.

Je compte sur un garçon.

PANAZOL.

Un beau-frère!

MALISSARD.

De ma façon.

PANAZOL.

Ah! sapristi!

Digitized by Google

MALISSARD.

Joli, je le suppose.
Cela m'émeut déjà. Panazol, je me vois
Berçant du geste et de la voix
Un chérubin blond et rose;
Je vois mon héritier, la paupière mi-close,
Tirant ma barbe avec ses petits doigts.

PANAZOL.

Il m'exaspère avec sa pantomime.
Vous attendez un fils?

MALISSARD.

Tout à fait légitime.

PANAZOL.

Vous l'avouez?

MALISSARD.

Est-ce un crime?

PANAZOL, furieux, en passant devant lui. *

Cela ne se fait pas, cela n'est pas permis.

MALISSARD.

Je n'ai rien promis.

PANAZOL.

J'ai pris ma femme unique, on me la doit unique.

MALISSARD.

Monsieur!

PANAZOL.

C'est une trahison,
Une fraude après livraison.

MALISSARD.

Vous voulez donc que j'abdique?

PANAZOL.

Eh! mais...

MALISSARD.

Je m'attendais à cet aimable accueil.

* Malissard, Panazol.

Oui, je vais être père et j'en ai quelque orgueil :
Il ne me déplaît pas d'humilier mon gendre.
Vous verrez mon bonheur s'épandre.
Je me livre au plus doux émoi ;
Je me contemple et je m'admire ;
Je ne cache pas mon fils, moi !

PANAZOL, inquiet.

Que voulez-vous dire ?

MALISSARD.

Ah ! vous le prenez de moins haut,
Et la cuirasse a son petit défaut.
Vous n'avez pas toujours cultivé les légumes ;
Les buissons de Paphos ont gardé de vos plumes ;
Vous étiez fort émancipé.
Je vous croyais l'âme béate
D'un respectable bureaucrate ;
Mais votre cœur était légèrement fripé.
Vous m'avez trompé.

PANAZOL.

En quoi, monsieur ?

MALISSARD.

En tout.

PANAZOL.

Trêve d'impertinences.
Je suis en règle avec les convenances.

MALISSARD.

Et Coco ?

PANAZOL, un instant embarrassé.

Coco jeune !...

Avec aplomb.

Il est en règle aussi.

MALISSARD.

Hein ? Comment ?

PANAZOL.

Il n'est pas près de moi, Dieu merci.

Digitized by Google

Ce n'est pas moi qui le façonne ;
Il n'a rien de menaçant;
Il n'est pas récent;
Il ne fait tort à personne.
J'ai payé la nourrice assez cher, la friponne,
Et j'ai soldé ma faute avec du trois pour cent.

MALISSARD.

Vous prenez un air innocent
Pour conter ce petit manége ;
Vous vous croyez blanc comme neige ;
Il paraît que le trois pour cent
A ce joli privilége.

PANAZOL.

Je ne vois pas mon fils, je l'éloigne de nous,
Je ne le connais plus : que me reprochez-vous ?

MALISSARD.

Alors, c'est moi qui suis coupable ?

PANAZOL.

Oui.

MALISSARD.

Je n'ai pas le droit?...

PANAZOL.

Non, non.

MALISSARD, ahuri.

C'est admirable!
Tous les maris...

PANAZOL, l'interrompant.

Il ne s'agit pas d'eux.
Partagez-vous ou non la dot en deux ?

MALISSARD.

Je la partage, et je m'en flatte.

PANAZOL.

Suis-je ou non frustré ?

MALISSARD, passant devant lui.

Mais pas assez, à mon gré.

PANAZOL. *

Je vous croyais une âme délicate.

MALISSARD.

J'ai l'âme tendre et ne suis pas jaloux
De semer des radis et de planter des choux.

PANAZOL.

Serait-ce une raillerie?

MALISSARD.

C'est ce qu'il vous plaira.

PANAZOL.

Brisons-là, je vous prie.
Essayons de parler raison.
Je vais donc, grâce à vous, restreindre ma maison,
Economiser sur ma table!

MALISSARD, changeant de ton.

Arthur!

PANAZOL.

Arthur!

MALISSARD.

Ne sois pas intraitable.
Moi qui venais, tout triomphant,
Solliciter un peu ta fibre lacrymale!
Tu vas voir ici ton enfant.

PANAZOL, avec effroi.

Coco! Jamais! Ce serait un scandale.
Si ma femme voyait cet affreux garnement...

Avec indignation.

Oh! monsieur Malissard! quelle est votre morale!

Saint-Chinon accourt du fond avec deux dépêches. — Panazol est passé à droite.

* Panazol, Malissard.

SCÈNE XI

LES MÊMES, SAINT-CHINON, puis GEORGETTE.

SAINT-CHINON.

Deux dépêches!

MALISSARD. *

Déjà !

Lisant.

« Sèvres. »

PANAZOL, à part.

J'en deviens pâle.

MALISSARD, lisant.

« Le père de Coco... vient de m'offrir sa main,
« Et nous nous marions demain. »

PANAZOL, avec joie, prenant la dépêche.

Ah ! le brave homme !
Dit-elle comment il se nomme ?

MALISSARD, qui a ouvert l'autre dépêche.

Grand Dieu !

Il tombe sur le fauteuil de gauche.

PANAZOL, et SAINT-CHINON.

Qu'avez-vous ?

MALISSARD, essuyant ses yeux avec son mouchoir.

Ce n'est rien.

Se levant très-ému.

« La mère... et les enfants vont bien. »

PANAZOL.

Les enfants!

MALISSARD, ravi.

J'ai toutes les chances.

PANAZOL.

Permettez, vous lisez mal.

MALISSARD.

Deux jumeaux !

* Saint-Chinon, Malissard, Panazol.

PANAZOL.

Et mes espérances !

MALISSARD.

Tous deux du sexe principal.

Georgette paraît à la porte de sa chambre.

PANAZOL, tombant désespéré sur le fauteuil de droite.

En trois ! — Je suis forcé de reprendre ma place.

SAINT-CHINON.

Ah ! bah !

GEORGETTE, allant à Panazol.

Que dites-vous ?

PANAZOL, d'un ton lamentable.

Nous rentrons à Paris.

GEORGETTE.

Ah ! tout est pardonné.

MALISSARD à Panazol, qui le repousse. *

Permets que je t'embrasse.

GEORGETTE.

C'est un mari parfait.

MALISSARD.

C'est le roi des maris.

SAINT-CHINON.

Moi, j'entre au ministère et je fais sa besogne,
Sans vergogne.

PANAZOL, se levant, en montrant Malissard.

A qui se fier !

MALISSARD.

Aurai-je encore à me justifier ?

* Malissard, Panazol assis, Georgette, Saint-Chinon.

FIN

75825

CHATILLON-SUR-SEINE. — IMPRIMERIE E. CORNILLAC

N.° d' invent: 607